

## Bon vent

Dimanche, fin de semaine. La nuit avait été calme. Une patrouille nocturne sans accro majeur comme je les aimais. Fait bien trop rare. J'allais pouvoir rejoindre rapidement mes pénates vu que le rapport serait aussi épais qu'une crêpe bretonne de mon ex belle-mère. C'est dire. Elles me manquaient d'ailleurs ces crêpes. Mais bon, mon ex copine n'avait pas supporté mon horaire décalé. Retour à la case célibataire.

Stéphane, mon coéquipier et pilote, conduisait tranquillement la Peugeot 307 de service sur la petite ceinture en direction de la caserne, lorsque la radio croassa, nous sortant de nos rêvasseries.

- « Krrr... Centrale à toutes les unités. On nous signale un code 66, quai des steamers. Krrr... »

« Et merde » je pensai très fort. Ce fut trop beau. Voilà que notre nuit allait se terminer au petit jour. A vingt et une minutes de la quille. Adieu paillasse, bonjour paperasse. Et avec un peu de malchance, il y aurait un macchabée d'un ivrogne ou d'un fêtard qui n'aura pas vu la balustrade et il faudra aller le repêcher. Parquet de Bruxelles. Plongeurs. Criminologues. Galère.

Stéphane appuya sur l'accélérateur et enclencha la sirène qui déchira la nuit dans un hurlement sinistre. Il m'adressa un regard approbateur et je décrochai la radio.

- « Ici unité 13. On sera sur place dans cinq minutes. A vous central. »
- « Bien reçu unité 13. On attend votre feedback. Terminé. »

Je raccrochai la radio et je ne pus m'empêcher de lâcher un « bordel » bien senti.

- « Qu'est-ce qui se passe Michaël ? Ce n'est qu'un 66. Pas de quoi en faire un fromage blanc. »
- « Ce sera plutôt un fromage au beurre si tu veux mon avis. Vise le quartier. » fis-je en prenant la Maglite dans la boîte à gants, le visage renfrogné.
- « De toute façon, ça pourra pas durer longtemps. On check les environs, trois petits tours et puis s'en vont. »

Il me jeta un coup d'œil et vis bien que je n'étais pas du tout de son avis.

- « Et ho, c'est pas la fin du monde quand même. C'est quoi ton problème ? », me demanda-t-il.
- « Je ne sais pas. Je ne le sens pas. A vingt minutes de la relève, ça pue. Encore un coup du destin. »
- « T'as pas bientôt fini tes délires paranoïaques. Ce ne serait pas à cause de la pleine lune non plus par hasard tant que tu y es » ironisa Stéphane.
- « Qui sait » lui répondis-je.
- « T'as tes règles ou quoi ? Qu'est-ce que tu me fais comme plan ? ».
- « Il y a des moments où tout d'un coup, tu ne le sens plus, une sorte de sixième sens, un bad feeling » expliquai-je.
- « Ben moi je sens rien. Et je ne serais pas contre un peu de baston d'ailleurs » fit-il avec un rictus emprunté de méchanceté.
- « Vite fait, bien fait. On ne traîne pas trop dans la zone et on évite les embrouilles. »
- « Chef, bien chef » répondit Stéphane en singeant un salut militaire.

Nous arrivâmes dans le secteur. Stéphane éteignit la sirène et s'engouffra au ralenti dans la ruelle. J'allumai ma lampe torche et je scrutai les quais et les hangars alignés en rang d'oignons.

Tout semblait calme. Les lampadaires dessinaient des ombres auréolées d'une lumière orangée, un peu surnaturelle. Quelques coins noirs où régnaient en maître les ténèbres semblaient absorber le faisceau lumineux de ma torche. Dans ces antres obscurs, quelques caisses et poubelles éventrées se révélaient subrepticement au passage du faisceau lumineux. Pas de quoi fouetter un chat. D'ailleurs, il n'y en avait pas.

La voiture continua d'avancer lentement lorsque je m'attardai sur une porte d'un hangar qui attira mon attention. Elle était métallique, d'une teinte virant sur le verdâtre maladif. Bosselée un peu partout, elle avait du en voir de toutes les couleurs. Surtout du vert. Les contours étaient rongés par la rouille et c'était un miracle si elle tenait encore sur ses gonds. Une bonne vieille porte d'un bon vieux hangar en somme. Rien à signaler. Oui mais non. Une chaîne métallique, pas en bien meilleur santé, pendouillait de part et d'autre de la poignée rudimentaire. Je descendis le faisceau de lumière et je vis un cadenas, aussi vieux que la porte, gisant sur le sol, ses tripes à

l'air, son arceau coupé en son milieu. Une scène d'une rare violence. Quelqu'un allait payer cette nuit pour cet acte odieux.

- « Arrête la voiture. On a trouvé notre 66. » fis-je à Stéphane.

Celui-ci immobilisa la voiture et regarda de mon côté.

- « Bingo. Bon, on va vite jeter un œil à l'intérieur et on se barre fissa » fit-il, un peu moins à l'aise, en coupant le moteur.

Je descendis de la voiture pendant que Stéphane alla chercher une deuxième Maglite dans le coffre. Je m'approchai de la porte et effectivement, le cadenas avait été sectionné sans ménagement, sans doute avec une pince-monseigneur. Cela m'avait tout l'air d'être un meurtre de sang froid. Le scélérat allait être pendu haut et court.

Je tirai la poignée et la porte grinça, comme pour pleurer sa tendre moitié.

Il faisait un noir d'encre à l'intérieur. Pas la moindre petite lumière. Mes pas résonnèrent sur le sol, trahissant un entrepôt immense. Je parcourus les environs avec ma torche et découvris effectivement un volume gigantesque où était entreposé des colonnes de caisses montant jusqu'au plafond. Le toit, en tôle ondulé, était maintenu par d'énormes poutres en acier rougies par la corrosion. On ne serait pas trop de deux pour faire le tour du propriétaire.

Stéphane me rejoignit et il y avait maintenant deux ronds jaunes voletant comme deux papillons affolés.

- « Je propose que tu ailles à gauche et moi à droite. » dit Steph. « On s'appelle et on se fait une bouffe dès que l'un de nous à trouver quelque chose. »

J'acquiesçai et je commençai donc mon investigation sur le flanc gauche. A part des cageots, des caisses et autres bacs, il n'y avait rien d'intéressant. Je m'enfonçai toujours plus profondément dans cette forêt amazonienne prédécoupée et assemblée en boîte géante. Aucune trace d'être vivant dans cet écosystème. Je me demandai d'ailleurs qui avait bien pu appeler les flics pour signaler une effraction sur une porte d'un entrepôt à cette heure-ci. En parlant d'heure, notre service allait se finir dans cinq minutes. L'idée de faire demi-tour naquit dans mon esprit. L'envie de rentrer commença de faire son petit bonhomme de chemin lorsque j'entendis un bruit métallique sur ma droite.

- « Stéphane ? Tu as entendu ce bruit ? » lui demandais-je via notre radio.

- « Euh, non. Je suis au fond du hangar et y'a même pas un rat à flinguer. »
- « C'est sans doute justement ton rat qui vient de faire tomber quelque chose. Je vais voir et s'il y a rien, on se barre. » De métal pensais-je.
- « Capice, capitano » répondit Stéphane d'une voix soulagée.

C'est fou ce que le noir peut travailler sur votre imaginaire. Les peurs infantiles reviennent à la charge, démons depuis trop longtemps tapis dans nos entrailles ne demandant qu'à vous hanter. On s'imagine les pires monstres restés cachés dans le placard de notre chambre depuis tant d'années, surgir tout d'un coup de derrière une caisse. On s'invente des bruits de pas, de frottements, de frôlements. Tout d'un coup, le hangar prend vie. Des harpies que l'on n'avait pas vues accrochées aux poutres prennent leur envol et fendent l'air. Du coin de l'œil, la queue d'un alien qu'on a juste le temps d'apercevoir. Des bruits de succion d'un vampire terminant de s'abreuver sur une pauvre victime. Le crissement des griffes acérées d'un tyrannosaure sur le béton.

Mon cœur s'emballe. Une goutte de transpiration coule le long de mon flanc. Il faut que je me calme. Je respire un grand coup et je dégaine mon arme. On n'est jamais trop prudent.

La lampe torche pointée devant moi, produisant un minuscule cercle de lumière, je m'avançai prudemment dans la direction d'où je pensai que le bruit venait.

Soudain, un bruit de tous les diables résonna juste devant moi. Je braquai mon arme devant moi, faisant valdinguer ma lampe dans tout les sens. Toutes mes chimères se résumèrent finalement à une barre de métal dans laquelle j'eus shooté. Seulement, quelqu'un d'autre aussi avait dû botter dedans. Je décidai donc de rapidement regarder dans les environs. Je découvris, planqué entre des montagnes de casiers, un escalier de béton menant à un étage inférieur.

- « Stéphane, j'ai trouvé un escalier qui descend. Je vais voir ce qui se cache en dessous ».
- « Je termine ma ronde et je te rejoins. Si tu trouves des rats, laisse m'en quelques uns. »
- « C'est ça » je répondis.

Je faillis dégringoler les quelques marches inégales et je me retrouvai devant un couloir plongé dans une épaisse obscurité. Il faisait encore plus noir que dans le

hangar. Je fis taire mes monstres et je m'avançai, toujours l'arme au poing et la torche éclairant le passage étroit.

Les murs étaient grossièrement peints. Et depuis le temps, la couleur blanche s'était transformée en un gris noirâtre. Ca et là, la peinture pelait laissant apparaître un mur en béton noirci par la crasse. Par contre, il n'y avait pas la moindre trace d'humidité.

Je marchai d'un pas résolu, baladant ma Maglite d'un côté à l'autre couvrant ainsi un maximum d'espace. Je rencontrai plusieurs carrefours. Je bifurquai. Je visitai chaque pièce sur mon chemin. Elles étaient vides. Il n'y avait rien, à part plusieurs familles nombreuses d'araignées et autres rampants qui squattaient sur le territoire belge en toute illégalité. Je ne m'attardai pas sur ces cas de réfugiés politiques et tentai de rejoindre la surface. J'empruntai un couloir à gauche, tournai ensuite à droite. Ou bien avais-je pris celui de gauche. Je rebroussai chemin, obliquai à droite mais le couloir se termina en cul-de-sac. J'essayai d'appeler mon coéquipier sur ma radio mais celle-ci se fit muette comme une tombe. Pas le moindre grésillement. Sur aucun canal. Plus de batterie. Quelle chance. De toute façon, avec le plafond en béton armé en dessus de ma tête, les ondes n'auraient certainement pas pu le traverser. Erreur.

Tout se passa ensuite très vite.

Ma lampe torche clignota, montrant des signes de faiblesse. J'avais pourtant vérifié les batteries avant la patrouille comme nous le suggérait le règlement. Je rengainai mon arme et frappai doucement sur le boîtier cylindrique mais rien n'y fit. Bien au contraire, elle s'éteignit sans crier gare. Je pestai. Aux sombres ténèbres. Je n'y voyais rien. A tâtons, je cherchai le mur le plus proche lorsque je fus violemment projeté contre celui-ci comme si un bélier m'avait chargé par derrière, me défonçant les côtes au passage. Je m'écrasai, la tête la première, contre le mur. Je m'écroulai. J'imaginai le bruit de pas s'encourant. Ensuite, je chus dans un puits sombre et obscur, comme s'il ne faisait déjà pas assez sombre, et je perdis connaissance.

Je ne sus pas combien de temps j'avais été sans connaissance. Mais j'avais un gros mal de crâne qui me lançait. Ce fut la voix de Stéphane qui gueulait comme un putois dans la radio qui me réveilla.

- « Michaël ? Michaël ! Réponds ! Où es-tu, putain ? »

Dans un demi-rôle, je parvins à dire à Michaël que j'étais vivant, un peu sonné, mais entier. Je finis par me ressaisir et me relever. Je m'appuyai sur le mur. Bon dieu, je devais certainement avoir une côte fêlée, voire même cassée. J'ouvris ma veste protectrice et soulevai mon kevlar. En effet, un bel œdème marquant le bleu, le violet et le jaune couvrait le bas de mon dos. Au pire, quelques jours de repos.

Je me rhabillai, ramassai ma lampe torche tombée par terre et je me dirigeai vers la sortie. J'allumai ma Maglite qui maintenant fonctionnait. Mais elle me servit à rien parce qu'il y avait maintenant assez de lumière pour que je puisse y voir clair.

Lumière ? Clarté ? Il n'y avait pourtant pas l'ombre d'un néon, pas la moindre trace d'une ampoule, ni la plus petite led. Comment se faisait-il qu'il faisait si lumineux ? Je regardai l'heure machinalement. Passée six heures. Il faisait jour dehors. Mais il était impossible que la lumière du soleil puisse atteindre ces caves. Peut-être une peinture auto-réfléchissante ou phosphorescente, ou que sais-je encore.

Sur le chemin du retour, je demandai à Stéphane s'il avait vu ou entendu quelque chose mais il n'avait rien remarqué de suspect.

Quoiqu'il en soit, je retrouvai les escaliers facilement. Les quelques marches semblaient éclairées, comme s'il y avait des néons coulés dans le béton. Impossible de les rater. Je les gravis péniblement à cause de la douleur qui me lançait dans le bas du dos.

Le hangar, lui aussi, était maintenant lumineux. On y voyait comme en plein jour, comme si le toit avait été enlevé et que le soleil donnait au zénith. Je rejoignis la porte d'entrée. Celle-ci, fermée, était entourée d'un halo blanchâtre éblouissant. C'était tellement intense que je devais me protéger les yeux pour ne pas être aveuglé.

- « Ca va ? » me demanda Stéphane.
- « Oui oui mais cette lumière m'éblouit. »
- « Quelle lumière ? » s'interrogea-t-il.
- « Autour de la porte, cette lumière blanche. »
- « Oula, toi, tu as eu un mauvais coup sur le crâne. »

Nous discutâmes sur le pas de la porte de la suite des opérations. Nous décidâmes finalement de prévenir le commissariat d'envoyer une autre unité vérifier les sous-sols pendant que j'irais à l'infirmerie me faire soigner. Stéphane, quant à lui, rédigerait le rapport.

Au moment où Stéphane ouvrit la porte, cette lumière d'un blanc éclatant et pur inonda mon regard. Insoutenable. Je protégeai instinctivement mes yeux avec

mon bras. Un million de dards lumineux avaient eu le temps de me transpercer les rétines. Je ne pus ouvrir les yeux. Je pleurais de mal. Stéphane me guida comme on guide un aveugle jusqu'à la voiture où je mis des lunettes solaires. Sans effet. Le soleil ne pointait même pas encore le bout de ses rayons.

Il me conduisit à l'hôpital militaire où je fus transféré au Brussels Eye Center. Je passai une semaine dans une chambre soi-disant noir mais où je voyais comme en plein jour. Je passai une batterie de tests qui aurait fait pâlir de jalousie une souris de laboratoire. On me prescrit des gouttes, des analgésiques et des anti-inflammatoires. Je dus porter un masque et des lunettes spéciales, ressemblant à celles que portent les aveugles, avec des verres noirs, presque opaque.

Les médecins ne voulaient pas le dire mais je savais bien qu'ils ignoraient le mal qui m'accablait. Il ne me restait plus qu'à écouter la radio car la télévision était bien trop lumineuse. Les JT se ressemblaient tous, en Belgique comme en France. On n'arrêtait pas de parler de vents solaires, d'ondes électromagnétiques, de plasma, de tâches solaires et d'un florilège d'autres mots barbares à consonance scientifique. Les plus grands astronautes, astrophysiciens et astronomes étaient interviewés.

Tout ce que je compris c'est que j'avais les yeux en charpie et le soleil avait eu une petite indigestion et avait fait un vent... Pas de quoi en faire un fromage blanc.